

LE MONDE DU REPRESENTABLE : DE LOTZE A LA PHENOMENOLOGIE

Arnaud Dewalque (Université de Liège)

Parmi les philosophes allemands jouissant d'une position institutionnelle forte dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Rudolf Hermann Lotze fut sans doute l'un des plus influents. Il enseigna pendant plus de trente ans à Göttingen (1844-1880), sur l'ancienne Chaire de Herbart, avant de terminer sa carrière académique à la prestigieuse Université de Berlin (1880-1881), où Dilthey lui succéda. Wilhelm Windelband le décrit comme « la figure de loin la plus significative parmi les épigones de la philosophie allemande » (Windelband, 1950 : 544). Pourtant, Lotze est précisément resté, en un sens, un épigone. Comme le rapporte Carl Stumpf, « malgré sa longue activité d'enseignement dans une seule et même université, et malgré l'effet retentissant de ses écrits, Lotze – c'est de notoriété publique – n'a pas fondé d'école » (Stumpf, 1918 : 110). Ce constat, ajoute Stumpf, n'est pas en soi négatif. Il s'explique par le fait que Lotze se contentait le plus souvent, dans ses enseignements écrits et oraux, d'esquisser prudemment les problèmes plutôt que de les trancher au moyen de grandes affirmations dogmatiques, qui auraient précisément été susceptibles de constituer un noyau doctrinal repris par ses étudiants. Si cela est sans doute vrai¹, il faut néanmoins reconnaître à Lotze la paternité de certaines conceptions philosophiques originales, comme la théorie des signes locaux² ou la théorie de la « validité », autour desquelles s'est assez largement cristallisée la réception de son œuvre dans la philosophie de langue allemande.

Dans ce chapitre, je me propose de réévaluer, au moins partiellement, le sens et la portée de la théorie de la « validité » (*Gelten, Geltung*) développée par Lotze dans sa grande *Logique* de 1874. Cette théorie a fait l'objet d'une attention particulière dans la philosophie de langue allemande au début du XX^e siècle, comme en témoignent certaines études directement consacrées au concept de « validité » (Ssalagoff, 1911 ; Liebert, 1914). D'un point de vue historiographique, on considère habituellement que la théorie lotzénne de la validité a été développée, au tournant du siècle, dans deux directions principales : d'une part, elle a contribué à la mise en place de l'antipsychologisme dans les *Recherches logiques* de Husserl (1900-1901) et, sans doute, dans celles de Frege (1918) ; d'autre part, elle a contribué à la redéfinition de la philosophie comme « théorie générale de la validité » – incluant la validité logique, éthique et esthétique – dans le

¹ La propension à rejeter toute « formulation dogmatique » au profit d'une recherche modeste et prudente, cherchant à éclairer les problèmes philosophiques sous plusieurs angles, est soulignée de façon concordante par Richard Falckenberg (1913 : 22).

² Voir le chapitre que lui consacre D. Fisette dans ce volume.

néokantisme de Bade ou de Heidelberg (*i.e.*, chez Windelband, Rickert, Lask ou Bauch, pour ne citer que les noms les plus importants). Bref, la théorie de validité a été associée très tôt, pour son versant négatif ou critique, à l'antipsychologisme husserlien et frégéen, et, pour son versant positif, à une certaine philosophie allemande « critique » et « idéaliste », qui se situait dans la lignée de Kant et de Hegel. Lotze est ainsi apparu, entre autres, comme le « maillon systématique » entre la philosophie allemande classique et les travaux des néokantiens (Bauch, 1918 : 45).

Je ne reviendrai pas sur les liens, relativement connus, unissant la théorie lotzénne de la « validité » à l'antipsychologisme et au néokantisme³. Mon intention est plutôt de mettre en évidence un autre aspect de cette théorie qui me semble avoir été injustement négligé jusqu'ici dans la littérature – à savoir sa connexion, discrète mais profonde, avec ce que l'on pourrait appeler, en termes husserliens, une *analyse « eidétique » des phénomènes sensibles*. À cet égard, je suggérerai que le rapprochement traditionnellement invoqué entre Lotze et Bolzano est trompeur, puisqu'il a sans doute assez largement contribué à masquer la dimension eidétique et « matérielle » de la théorie lotzénne de la validité (§ 1). L'une des idées centrales qui se cache derrière la notion de « validité », en effet, est que les contenus de représentation – et, exemplairement, les contenus de représentations sensorielles (les concepts de couleurs, de sons, etc.) – forment une sphère *intrinsèquement structurée* par des relations d'un certain genre. Contrairement aux relations logiques traditionnelles (comme la contradiction) et aux relations logico-syntaxiques, qui structurent aussi le « monde du représentable » d'un autre point de vue (§ 2), les relations dont il est question ici sont non formalisables, car elles sont fondées dans l'essence même des phénomènes, pris « en soi », c'est-à-dire indépendamment de leur instanciation dans un objet du monde spatio-temporel et de leur appréhension par un sujet psycho-physique (§ 3). Bref, la théorie de la validité est indissociable du fait que le « monde du représentable » (*Welt des Vorstellbaren*), comme l'appelle Lotze, est structuré de façon eidétique et « matérielle » (*sachlich*), en plus d'être structuré de façon formelle par des lois logiques et syntaxiques. La notion même de « validité » ne prend son sens qu'en référence à un monde sensible possédant une structure *phénoménale* et *objective* susceptible d'être décrite.

Ma conviction est que cette mise au point représente un pas important en direction d'une meilleure compréhension de l'héritage de la *Logique* de Lotze. Vue sous cet angle, en effet, la théorie de la validité n'enseignerait pas – ou pas seulement – un « objectivisme sémantique » à la Bolzano, mais elle renfermerait quelque chose de bien plus spécifique et de plus précis : l'idée d'une structuration matérielle intrinsèque au « monde du représentable ». À ce titre, elle ne serait pas seulement une étape sur la voie

³ Sur Lotze-Husserl, voir Hauser (2003), Dewalque (2012b, § 1) et la contribution de Maria Gyemant dans ce volume. Sur la réception de la « logique de la validité » dans le néokantisme, voir Dastur (2004) et Dewalque (2010 ; 2012a). Pour une comparaison des lectures husserlienne et rickertienne de Lotze, voir Dewalque (2008).

de l'antipsychologisme logique ni le « maillon systématique » entre la philosophie allemande classique et le néokantisme, mais elle formerait aussi, dans une certaine mesure, le maillon manquant entre la théorie des *relations of ideas* de Hume et celle des axiomes matériels ou régionaux dans la « phénoménologie » de Stumpf et dans la philosophie phénoménologique de Husserl.

1. LOTZE ET BOLZANO

On peut aujourd'hui retracer, assez précisément, le développement de la théorie de la validité dans l'œuvre de Lotze. Comme on sait, cette théorie est étroitement liée à l'interprétation lotzénne de la théorie des Idées de Platon (Dewalque, 2012a ; 2012b). Son exposition la plus célèbre se trouve dans la grande *Logique* de 1874 (Livre III, Ch. 2 : « Le monde des Idées »), mais sa première formulation remonte vraisemblablement à l'année 1864⁴. À cette époque, Lotze publie son grand ouvrage populaire, *Microcosmos*, qui contient également un chapitre consacré à la découverte de Platon et à sa signification pour une philosophie de la connaissance (Livre VIII, Ch. 1 : « La vérité et le savoir »). Or, c'est précisément en juillet de la même année que Lotze, sur une proposition de son éditeur et ami Salomon Hirzel, entreprend de rédiger une nouvelle version de sa *Logique* de 1843 (Lotze, 2003 : 428). D'abord différée jusqu'à la parution de son *Histoire de l'esthétique en Allemagne* en 1868, la révision de la petite *Logique* donnera finalement naissance à un tout nouvel ouvrage, bien plus volumineux, dont la rédaction peut être située entre 1870 et 1874⁵. Certains textes attestent de la préoccupation de Lotze, durant cette période, pour l'interprétation de l'idéalisme platonicien. D'après le témoignage de Stumpf, Lotze l'avait justement interrogé à ce sujet lors de la conférence donnée à l'occasion de sa thèse d'habilitation, en octobre 1870⁶. Tout porte à croire que la théorie de la validité exposée au troisième Livre de la *Logique* est donc le fruit de mûres réflexions.

Les grandes lignes de cette théorie sont relativement bien connues. Selon Lotze, la découverte magistrale de Platon consiste à avoir reconnu que, contrairement aux choses et aux représentations changeantes, les *contenus* de représentation (concepts) échappent au flux héraclitéen du devenir et demeurent éternellement identiques à eux-mêmes.

⁴ Antérieurement à cela, elle est sans doute déjà préfigurée dans la petite *Métaphysique* de 1841, sans que la notion de « validité » ne soit déjà fixée sur le plan terminologique. Voir les indications de Misch (1912 : XXVII *sq.*).

⁵ Le premier Livre est terminé en 1871, le deuxième en novembre 1873, et le troisième semble avoir été écrit entre novembre 1873 et mai 1874. L'ouvrage entier est paru au mois de juillet 1874 (*cf.* Lotze, 2003 : 558, 592, 595).

⁶ « Lors de mon habilitation, j'avais fait un exposé sur les liens étroits unissant Aristote à Platon. En repartant de là, Lotze m'avait de nouveau adressé une question, qui était de savoir comment il convenait au juste d'interpréter les Idées platoniciennes, et il avait attiré l'attention sur les explications qu'il a ensuite données quelques années plus tard dans la *Logique* » (Stumpf, 1918 : 7).

Concrètement, cela implique qu'ils entretiennent entre eux certains relations immuables, exprimées par des propositions comme <le blanc et le noir s'excluent mutuellement>, <le blanc et le jaune présentent une relation de parenté incomparable avec la relation entre le blanc et le sucré>, etc. L'idée est la suivante : même s'il n'existait dans le monde rien de coloré, aucune qualité visuelle et gustative, et même si personne n'avait la moindre représentation des couleurs et des goûts, ces propositions resteraient vraies. En un mot, elles ne seraient pas affectées par la disparition du monde et des sujets pensants. Des couleurs et des sons « qui ne seraient pensés par personne » (§ 316) n'en formeraient pas moins une série articulée de couleurs et une série articulée de sons. C'est précisément pour exprimer cette indépendance à l'égard des choses physiques et des représentations psychiques que Lotze introduit le concept de « validité » en un sens technique. Le passage est devenu un *locus classicus* de la littérature philosophique :

Nous appelons « effective » une chose qui *est*, par opposition à une autre qui *n'est pas* ; nous appelons aussi « effectif » un événement qui *se produit* ou qui *s'est produit*, par opposition à celui qui ne se produit pas ; « effective », une relation qui *consiste* [besteht] par opposition à celle qui ne consiste pas ; enfin, nous appelons « effectivement vraie » une proposition qui *vaut* [gilt] par opposition à celle dont la validité [Geltung] est encore en question. [...] Une proposition [Satz] *n'est pas* comme les choses et ne se produit pas non plus comme les événements ; [...] en soi et abstraction faite de toutes les applications que l'on peut en faire, son effectivité consiste en ce qu'elle *vaut* et en ce que sa contrepartie ne vaut pas (Lotze 1874/1989, III : 511-512).

En quoi consiste au juste la contribution de Lotze dans ce passage ? Que désigne, en fin de compte, le concept de « validité » ?

Selon une interprétation classique, Lotze fournirait ici une théorie des propositions dont le sens et la portée seraient comparables, *mutatis mutandis*, à la théorie des propositions « en soi » de Bernard Bolzano. Depuis certaines déclarations fameuses de Husserl, la tendance est effectivement de considérer que Bolzano et Lotze sont à l'origine d'une certaine conception qui a permis d'envisager le « sens » (*Sinn*) – et, avant tout, le sens propositionnel – comme quelque chose d'« objectif » dans l'acception la plus large du terme. Bolzano apparaît ainsi, rétrospectivement, comme le père d'un certain « objectivisme logique » ou « sémantique » qui a été déterminant, en particulier, pour le rejet du psychologisme logique au tournant du XX^e siècle⁷. Mais il semble que la paternité de l'objectivisme sémantique doive aussi être attribuée à Lotze. De l'aveu même de Husserl, la compréhension de la notion bolzanienne de « proposition en soi » lui aurait

⁷ L'un des premiers commentateurs à avoir thématisé explicitement cet aspect, à ma connaissance, est Waldschmitt (1937). Nombreux sont les concepts qui, sur le modèle du concept bolzanien de *Satz an sich*, sont forgés au début du siècle pour rendre compte de l'objectivité du sens propositionnel : *Sachverhalt* (Stumpf), *Satzbedeutung* (Husserl), *Objektiv* (Meinong), *Urteilsinhalt* (Marty), *Urteilsgehalt* (Rickert), *Sinn* (Lask), *Gedanke* (Frege), etc. Voir l'énumération donnée par Marty (1908 : 292-293) et, dans l'école de Bade, par E. Lask, (1912/1923 : 304).

été rendue plus aisée par le fait qu'il s'était approprié la théorie de la validité de Lotze⁸. Fort de sa lecture de Lotze, Husserl aurait cessé de considérer les « propositions en soi » comme des « entités mythiques suspendues entre l'être et le non-être », pour ne voir dans cette notion que l'expression d'un phénomène très commun et très concret : le caractère idéal du « sens » auquel on se réfère dans le langage courant, « quand on dit par exemple de différentes personnes qu'elles affirment la même chose » (Husserl, 1903 : [290] 216). L'idéalité des significations, que Husserl interprète dans la lignée de l'idéalisme platonicien tel que le comprend Lotze, désigne avant tout l'*identité* du sens logique d'un concept ou d'une proposition, ou encore le fait qu'un contenu de pensée reste, pour employer l'expression lotzéenne, « éternellement identique à lui-même » (voir, e.g., Lotze, 1874/1993, III : 513). Supposons, par exemple, que vingt-cinq élèves d'une classe de mathématiques pensent simultanément à la proposition stipulant que <la somme des angles d'un triangle équivaut à deux angles droits>. Tous les élèves, si différents soient-ils, pensent la « même chose », c'est-à-dire qu'ils pensent la même proposition. Il y a donc vingt-cinq actes de pensée, mais une seule proposition pensée, identique dans chacun des actes psychiques. Cette proposition identique, soutient Husserl, est la proposition prise « en soi », indépendamment des actes psychiques qui la visent.

De ce point de vue, il semble y avoir au moins trois points communs entre les contenus de représentation idéaux de Lotze et les représentations (et propositions) en soi de Bolzano : ce sont des configurations *intemporelles*, *inaltérables* et *indépendantes* à l'égard de la pensée (Morcher, 1972 : 73 sq. ; Beyer, 1996 : 148 sq.). À ce stade, il semble donc que les théories de la proposition de Bolzano et de Lotze présentent une importante similitude. Elles permettent de garantir l'indépendance de la vérité face aux actes psychiques du sujet connaissant et de traiter la vérité comme une propriété des propositions théoriques *elles-mêmes*, et non comme une propriété de la pensée. Par ailleurs, Bolzano et Lotze sont naturellement amenés à délimiter l'objectivité logique face à l'objectivité des choses. Les propositions « en soi » n'*existent* pas, elles n'ont pas de *Dasein* comparable à l'existence des choses ou des représentations psychiques. Tout au plus peut-on dire, dans les termes de Bolzano, qu'« il y a » (*es gibt*) des propositions « en soi ». Dans la terminologie de Lotze, on dira que les propositions ne « sont » pas et ne « se produisent » pas, mais qu'elles « valent » (*gelten*).

⁸ Rappelons ce qu'écrit Husserl en 1903 : « En ce qui concerne spécialement mes concepts de significations "idéales", de contenus idéaux de représentation et de jugement, ils ne proviennent absolument pas à l'origine, comme le dit déjà l'expression "idéal", de la logique de Bolzano, mais de celle de Lotze. Ce dernier a exercé sur moi une influence profonde, particulièrement par toutes les réflexions qu'il a groupées autour de son interprétation de la théorie platonicienne des Idées. C'est d'abord l'assimilation intime de ces réflexions de Lotze, incomplètement clarifiées à mon avis, qui m'a donné la clé pour pénétrer dans les conceptions de Bolzano, étranges et d'abord incompréhensibles dans leur naïveté phénoménologique, et dans les trésors de sa *Théorie de la science* » (Husserl, 1903 : [290] 216).

Cela étant dit, c'est précisément ici, semble-t-il, qu'apparaissent certaines difficultés interprétatives. Peut-on rapprocher le *es gibt* de Bolzano d'un *es gilt* de style lotzéen ? Le registre de la validité se superpose-t-il vraiment au registre de l'en-soi ? Répondant par l'affirmative, certains philosophes ont été amenés à voir dans la conception bolzaniennne, rétrospectivement, une « théorie de la validité » similaire à celle de Lotze. C'est le cas, notamment, de Benno Erdmann, qui attribue à Bolzano une « autre théorie de la validité » (1923 : 25-26). Plusieurs commentateurs ont d'ailleurs suggéré que les deux expressions étaient au bout du compte synonymiques – que ce soit pour assimiler purement et simplement l'« en soi » à la validité (Michaltschew) ou seulement pour les rapprocher (Waldschmitt)⁹. Toutefois, on peut se demander jusqu'à tel point un tel rapprochement est tenable. La théorie des propositions en soi de Bolzano est-elle, en un sens, une théorie de la validité ? Il y a certainement des raisons d'en douter, ne serait-ce que parce que la théorie des propositions en soi de Bolzano, comme on l'a parfois relevé, n'est pas introduite à la faveur d'une interprétation de l'idéalisme platonicien.

Historiquement, c'est probablement la prise en compte des propositions fausses qui a joué, dans ce débat, le rôle de déclencheur. Dès 1909, Hugo Bergmann remarquait que, si la théorie de la validité des vérités était bien admise par certains élèves de Bolzano, elle ne pouvait pas être attribuée à Bolzano lui-même, car pour celui-ci, « il y a » des propositions fausses « en soi », par exemple : la proposition $\langle 2 \times 2 = 5 \rangle$. Or, on ne peut naturellement pas dire que ces propositions « valent », puisque la validité semble désigner une propriété réservée aux seules propositions *vraies* (Bergmann, 1970 : 17). Un contraste important, entre la théorie bolzaniennne des propositions en soi et la théorie de la validité de Lotze, semble précisément résider en ceci que la première embrasse les propositions fausses alors que la seconde ne concerne que les propositions vraies. Lorsqu'il introduit sa théorie des « propositions en soi », Bolzano évoque immédiatement la distinction entre vérité et fausseté. Une « proposition en soi », lit-on au § 19 de la *Wissenschaftslehre*, désigne tout « énoncé » (*Aussage*) dans lequel on affirme « que quelque chose est ou n'est pas » et ce, « que cet énoncé soit vrai ou faux » (Bolzano 1837/1929 : § 19, 77). Il est donc clair que, quand on parle de « proposition en soi », le

⁹ Michaltschew (1909 : 12) écrit : « Les vérités “en soi”, d'après Bolzano et Husserl, ne sont pas des effectivités, elles ne *sont* pas, mais elles valent. Ce qui rend possible l'objectivité de la connaissance, ce qui est prédestiné à régler la connaissance, est quelque chose de purement et simplement valide (*etwas schlechthin Gültiges*) ». Un rapprochement tout à fait similaire est explicitement effectué par Waldschmitt (1937 : 29) : « Bolzano ne connaît pas encore l'interprétation lotzéenne de ces Idées [platoniciennes] en tant que “valoir”. Mais dans ce valoir, il y a quelque chose d'apparenté à l'“en-soi” de Bolzano. Car, comme ce dernier, il est séparé de tout être-effectif. Il désigne la “vérité” en tant qu'objet auquel se rapporte une représentation (*als Bezugsobjekt einer Vorstellung*) ou, comme dit encore Lotze, en tant que “contenu” (*Inhalt*) d'une représentation, étant entendu que le contenu est pour lui différent de tout être psychique. De ce “contenu valant”, Lotze écarte toute “effectivité de l'être” et affirme son “indépendance à l'égard de notre pensée”. Le valoir de Lotze présente donc les mêmes caractéristiques que l'“en-soi” de Bolzano ».

fait d'être vrai ou faux est tout aussi indifférent que le fait, pour cette même proposition, d'être exprimée ou non et d'être pensée ou non. Le concept de « proposition en soi » n'est donc pas réservé à strictement parler aux propositions vraies ; il n'a pas la même extension que le concept de « vérité en soi ». Tout au plus peut-on dire que « toutes les vérités en soi sont un genre de propositions en soi » (*ibid.* : § 25, 112), l'inverse n'étant pas vrai (toutes les propositions en soi ne sont pas des vérités en soi).

Cependant, cette première précision ne suffit pas, semble-t-il, à creuser un écart significatif entre Bolzano et Lotze. Lotze parle effectivement, dans certains passages, de la « non-validité » des propositions fausses, en la coordonnant à la validité des propositions vraies, ce qui suggère qu'il y a des propositions fausses « en soi » tout comme il y a des propositions vraies « en soi »¹⁰. La question, plus fondamentalement, est donc la suivante : étant admis que le concept de validité est étroitement lié à celui de vérité, ce concept désigne-t-il bel et bien le statut – logique, voire ontologique – des propositions vraies *en général* ?

1 / Considérons, d'abord, l'interprétation « ontologique », qui fait de la validité le « mode d'effectivité » ou le « mode d'être » des propositions vraies. Cette interprétation se heurte, à bien y regarder, à une série d'obstacles textuels évidents. D'abord, il est vrai que Lotze défend une forme d'objectivisme sémantique, d'après laquelle les contenus de représentation (concepts, propositions) sont quelque chose d'objectif. Dans le premier Livre de la *Logique*, Lotze consacre un certain temps à développer l'idée selon laquelle nous accédons à la sphère logique de la pensée en transformant nos impressions vives (couleurs, sons, etc.) en représentations possédant un « contenu » fixe. Or, cette transformation des impressions en représentations est nommée « objectivation » dans le but précis d'écarter l'idée selon laquelle les contenus conceptuels jouiraient d'une existence « de quelque genre que ce soit » indépendamment d'un individu pensant :

J'emploie cette expression [*sc.* « objectivation du subjectif » – AD] pour clarifier le sens élémentaire de ce qui est dit ici en écartant un malentendu. Le fait logique qui se manifeste dans la création d'un nom n'attribue pas, au contenu de représentation qui surgit justement de cette création, l'objectivité au sens d'une existence effective de quelque genre que ce soit (*irgendwie geartete*), qui existerait (*bestände*) également si personne ne la pensait (Lotze, 1874/1989, I : § 3, 15)¹¹.

Ce passage implique, d'une part, que l'objectivité du sens est instaurée dès le premier Livre de la *Logique* sur « la pensée » – ce qui suggère déjà que la théorie de la validité, introduite ultérieurement dans le Livre consacré à « la connaissance », recouvre quelque

¹⁰ « Validité (*Gültigkeit*) et non-validité (*Ungültigkeit*) doivent être considérés comme des prédicats matériels (*sachliche*) qui valent du contenu judicatif tout entier comme de leur sujet » (Lotze, 1874/1989, I : § 40, 61).

¹¹ Cf. encore *ibid.* (16) : « Par l'objectivation logique qui se manifeste dans la création du nom, le contenu nommé n'est donc pas relégué dans une effectivité extérieure (*äußere Wirklichkeit*). Le monde commun, dans lequel d'autres doivent le retrouver lorsque nous renvoyons à lui, n'est en général que le monde de ce qui est pensable (*nur die Welt des Denkbaren*) ».

chose d'autre. D'autre part, il implique aussi que l'objectivité du sens n'est pas à entendre de façon ontologique, comme si le sens était une entité qui existerait par elle-même dans le monde.

Ce dernier point est encore confirmé par la formulation employée par Lotze. Si nous appelons « effectives » (*wirklich*) les choses qui sont, les événements qui se produisent et les rapports qui consistent, « c'est effectivement vraie » (*wirklich wahr*), écrit Lotze, « que nous nommons une proposition qui vaut » (Lotze, 1874/1989, III : 511). Contre l'interprétation de la validité comme un « mode d'être » (effectivité des propositions vraies), on constate un déséquilibre manifeste entre le statut des propositions et celui des autres « objets » auxquels se rapporte la conscience : alors qu'il est chaque fois question, dans les autres cas, d'objets « effectifs », la validité ne qualifie pas les propositions en tant qu'elles sont simplement « effectives », mais bien en tant qu'elles sont « effectivement vraies ». Cette référence à la vérité témoigne assurément d'une certaine rupture, puisque aussi bien le concept de validité, contrairement aux autres, n'est pas introduit à proprement parler par la décomposition du domaine couvert par le seul concept d'effectivité. Celui-ci devient plutôt, comme le note Heidegger, une « détermination complémentaire » (*Zusatzbestimmung*) qui est ajoutée à la vérité et qui s'y rapporte comme à un terme plus fondamental : il y a des propositions vraies, et lorsque ces propositions sont *effectivement* vraies, alors on peut dire qu'elles « valent »¹². La validité des propositions « effectivement vraies » occupe donc une place à part dans l'énumération des modes d'effectivité – tout l'enjeu étant de savoir quelles propositions, au juste, peuvent être appelées « effectivement vraies » ou « valides » *stricto sensu*.

Enfin, Le même clivage est encore suggéré par l'introduction à la *Métaphysique* de 1879 : Lotze y reprend les trois premiers modes d'effectivité (*Sein, Geschehen, Bestehen*) sans mentionner le *Gelten*, ce qui montre à nouveau que la validité – contrairement aux autres modes d'effectivité – n'appartient pas au domaine d'investigation de la métaphysique :

Nous nommons « effectives » les choses qui sont, par opposition à celles qui ne sont pas ; « effectifs » les événements qui se produisent, par opposition à ceux qui ne se produisent pas ; « effectifs » aussi les rapports qui consistent [*bestehen*], en comparaison de ceux qui ne consistent pas. J'avais eu auparavant l'occasion de me reporter à cette manière de parler ; je la rappelle à présent pour désigner brièvement l'objet des recherches suivantes. Ce n'est pas le monde du pensable avec l'inépuisable pluralité de ses relations internes éternellement valides (*ewig gültigen*) qui nous occupe ici [*sc.* dans la métaphysique – AD] (Lotze, 1879 : 3).

¹² Cf. M. Heidegger (*GA* 21 : 73) : « Ici, [Lotze] ne dit pas simplement, comme dans les cas nommés auparavant, qu'une proposition qui vaut est effective, mais bien qu'elle est effectivement vraie. Ici, l'effectivité est donc invoquée comme une détermination complémentaire de la vérité, c'est-à-dire que, si l'on identifie cette effectivité de la proposition vraie à la validité, on saisit au fond la validité comme l'affirmativité d'une vérité (*Bejahtheit einer Wahrheit*) ». Que la validité ne soit pas le caractère affirmatif d'une vérité quelconque, mais seulement d'une vérité *a priori* matérielle, c'est ce qui ressortira de nos analyses.

Ce passage plaide manifestement en faveur d'une séparation des registres logiques et ontologiques. À cet égard, l'interprétation qui fait de la théorie de la validité l'élément central d'une « nouvelle ontologie » (Pester, 1997 : 300-301), fondée sur quatre « modes d'effectivité », semble difficilement tenable. La validité n'est pas une catégorie ontologie, ce n'est pas un « mode d'être » parmi d'autres, qui caractériserait les « objets » du logicien (concepts, propositions).

2 / Qu'en est-il donc, à présent, de l'interprétation strictement « logique », d'après laquelle la « validité » désigne l'objectivité logique des propositions vraies *en général* ? Il semble, là aussi, qu'elle doive être sujette à caution, mais pour une autre raison. À bien y regarder, en effet, la validité ne concerne manifestement pas *toutes* les propositions vraies. Autrement dit, vérité n'est pas synonyme de validité. La validité dont il est question ici est plutôt une propriété de *certaines* propositions ou, plus exactement, des propositions qui possèdent un certain type de vérité (ou de fausseté), à savoir des propositions dont la vérité (ou la fausseté) ne dépend pas d'une « conformité » à ce qui est le cas dans le monde. L'ambition de Lotze, dans le livre III, est précisément de démontrer l'existence d'un genre de connaissance qui n'est pas affecté par le doute sceptique concernant la réalité du monde extérieur, et qui « laisse entièrement de côté l'opposition de notre monde de représentations à un monde de choses » (Lotze, 1784/1989, III : 503-04).

Ce fait exclut naturellement les propositions occasionnelles, qui sont ancrées dans un contexte énonciatif particulier. Comme la très justement remarqué Robin Rollinger, la notion de validité ne s'applique absolument pas, par exemple, aux propositions <Il pleut> ou <Il neige> (Rollinger, 2004 : 147 *sq.*). Il faut en dire autant de toutes les propositions qui se rapportent à un individu particulier (<Cette feuille est blanche>) ou qui présupposent l'existence de quelque chose (<Le satellite naturel de la terre est la lune>). En revanche, des propositions comme <le blanc et le noir s'excluent mutuellement> ou <la différence séparant le jaune du blanc et moins grande que celle séparant le jaune du sucré> sont effectivement valides ou vraies *a priori*, en ce sens qu'il est indifférent qu'il y ait ou non des choses blanches, des choses noires, des choses jaunes et des choses sucrées dans le monde. En assertant ces propositions, je ne me prononce nullement sur l'état du monde, mais je capture seulement une relation entre des contenus conceptuels (<blanc>, <noir>, <jaune>, <sucré>, etc.). Fait remarquable, la proposition selon laquelle <le blanc et le noir s'excluent mutuellement> est une proposition de nature conceptuelle mais empiriquement acquise. Dans la mesure où elle exprime des relations entre contenus sensibles, elle n'est pas accessible épistémologiquement à un individu privé de contenus sensibles visuels (l'aveugle-né). Il faut avoir fait l'expérience de ce que c'est que percevoir des couleurs pour pouvoir juger *que* <le blanc n'est pas le noir>, pour faire de la proposition conceptuelle le contenu d'un jugement.

Si ces observations sont correctes, on mesure tout l'écart qui sépare le concept bolzanien d'« en soi » et le concept lotzéen de « validité ». Selon le principe de corrélation entre proposition jugée et proposition en soi, à toute proposition jugée (« jugement ») ou pensée correspond une proposition en soi qui constitue la « matière » (*Stoff*) du jugement ou de la pensée. C'est le cas, tout aussi bien, pour les propositions conceptuelles que pour les propositions intuitives (contenant une représentation intuitive, c'est-à-dire une représentation singulière simple comme <ceci>). Dire que ces propositions peuvent être envisagées « en soi », c'est simplement dire qu'elles forment la matière d'actes judicatifs possibles. Dire qu'il y a des propositions en soi, c'est reconnaître l'autonomie du contenu judicatif à l'égard des actes judicatifs (antipsychologisme). En revanche, dire, avec Lotze, qu'il y a des propositions qui *valent*, au sens fort, c'est dire quelque chose de plus, à savoir que *certaines* propositions ne sont pas seulement vraies en vertu de leur correspondance à un état de choses réalisé dans le monde, mais purement en vertu de relations dans le domaine des concepts. La validité ne capture pas l'indépendance de n'importe quelle proposition à l'égard du jugement (attitude subjective) qui la prend pour contenu, mais bien l'indépendance de certaines propositions à l'égard de l'état du monde. Elle exprime le fait que certaines propositions ne parlent pas du monde, mais seulement de l'articulation entre nos concepts qui servent à parler du monde. La sphère des propositions en soi est donc considérablement plus vaste que la sphère des propositions valides. La proposition <Cette feuille est blanche> est aussi bien une proposition en soi ou une unité de sens « idéale », susceptible d'être pensée à l'identique par plusieurs personnes, que la proposition <Le blanc et le noir s'excluent mutuellement>. Mais contrairement à cette dernière, elle n'est pas une proposition « valide », puisqu'elle dépend de l'état du monde et de celui qui la formule. En d'autres termes, il y a certaines propositions en soi qui sont vraies mais qui ne présentent pas la propriété de *valoir* au sens de Lotze : elles sont vraies, non pas parce qu'elles expriment des relations intemporelles entre contenus conceptuels, mais parce qu'elles expriment ce qui est le cas.

Ces quelques constatations suffisent déjà à montrer que la théorie lotzéenne du *Gelten* n'est pas une théorie des propositions en général, ni même une théorie des propositions vraies en général. Quel est, dans ce cas, le sens exact de la notion de validité ? Pour répondre à cette question, il semble nécessaire de réinsérer la théorie de la validité dans le contexte qui est le sien : celui d'une investigation portant sur le « monde du représentable », c'est-à-dire sur l'ensemble des contenus de représentation possibles. Dans la grande *Logique*, Lotze soutient que cet ensemble de contenus forme un tout structuré à deux égards au moins : syntaxiquement et « matériellement ». Il y a donc lieu de distinguer la structuration (logico-)syntaxique du « monde du représentable » de sa structuration matérielle, qui seule constitue le soubassement véritable de la théorie de la validité et en délivre le sens profond.

2. STRUCTURATION SYNTAXIQUE : LES « PARTIES DU DISCOURS »

Dans la grande *Logique*, Lotze met un soin tout particulier à distinguer les structures du « monde du représentable » de la structuration métaphysique du monde réel. Comme Sigwart plus ou moins à la même époque, il soutient que les relations logiques posées dans le jugement ne se laissent pas reconduire à la relation ontologique ou « métaphysique » entre chose et propriété. Partant, l'analyse logique du jugement doit d'abord résoudre la question de savoir si l'on peut encore établir une structure propositionnelle une fois que l'on a fait totalement abstraction des connexions ontologiques et, en particulier, de la connexion entre chose et propriété. Lotze a formulé cette question de façon particulièrement claire dans sa théorie du jugement, au moment de donner une définition logique de la copule :

En dehors de cette relation *métaphysique* [entre chose et propriété], dans quelle mesure reste-t-il une relation *logique* entre *S* et *p* qui soit exprimable en tant que relation dans le jugement catégorique, si à la place de la chose on pose quelque chose qui n'est pas une chose, et si à la place de la propriété on pose quelque chose qui n'est pas la propriété ? (Lotze, 1874/1989, I : § 53, 75)

Pour Lotze, les relations logiques sont des relations qui ont lieu, non pas entre des représentations ni entre des objets effectifs, mais entre des « contenus de représentation ». La « copule logique » est la liaison entre le contenu de la représentation *S* et le contenu de la représentation *p*. Un jugement, poursuit-il, ne se présente pas simplement comme un « miroir » qui refléterait ce qui existe effectivement ; le passage du domaine des objets au domaine logique des significations, substitue plutôt à l'« être-ensemble » (*Zusammensein*) de deux représentations une nouvelle relation, qui est de l'ordre de la « co-appartenance » (*Zusammengehörigkeit*) des contenus de représentation (*ibid.* : 78). Toutes les tâches assignables à la logique sont liées, de près ou de loin, à l'étude de cette co-appartenance. Cela ne signifie pas, toutefois, que la logique commence d'emblée par étudier les formes de liaison judicatives ou même la forme de liaison judicative la plus simple. La théorie du jugement doit être précédée d'une sorte de grammaire logique. Dans son grand ouvrage *Microcosmos*, Lotze insiste sur ce point de façon particulièrement claire :

Le traitement habituel de la logique, à ce qu'il me semble, ne commence pas comme il se doit, lorsque l'on commence par vouloir examiner immédiatement la forme de liaison la plus simple, dans laquelle la pensée unifie plusieurs éléments de la représentation. Il y a une tâche encore plus simple qui vient avant, dont la résolution est, pour la pensée, incontournable : elle doit déjà donner à chaque élément simple, pour le rendre fiable à d'autres éléments, une forme déterminée, au moyen de laquelle il se transforme – à partir

d'abord d'une simple impression, du produit brut de l'excitation psychique – en un atome de pensée organiquement utilisable (Lotze, 1864/1923, II : 240-41)¹³.

La toute première tâche de la logique est d'analyser l'agencement quasiment « organique » des éléments logiques ou, comme dira aussi Husserl, l'« anatomie » des propositions, qui sont les « molécules » dont se compose la science (Husserl, 1902-03/2001 : 80). Ce fait trouve une signification parfaitement claire dans la théorie lotzénne du concept, soit « en-deçà » de la théorie du jugement, avant même que se pose la question du sens de la copule. On trouve en effet, aux §§ 4 et 5 de la *Logique*, l'esquisse rudimentaire d'une grammaire pure logique axée sur les catégories de « substantivité » (*Substantivität*), d'« adjectivité » (*Adjectivität*) et de « verbalité » (*Verbalität*). Lotze appelle ces catégories les « parties du discours » (*Redetheile*), de façon à souligner leur nature non ontologique ou sémantique. Il ne faudrait toutefois pas entendre par là des catégories grammaticales ou des catégories de *mots*, comme le faisait encore Sigwart. Elles désignent ici des formes logiques, à savoir précisément ces formes qui relèvent d'une *grammaire pure logique*, ces formes logiques fondamentale qui déterminent la composition d'entités logiques simples (concepts) en entités logiques complexes ou plus élevées (jugements).

Bien que la théorie lotzénne se meuvent encore dans le cadre de la logique traditionnelle, pré-frégénne, donc continue à penser la structure logique du monde du représentable comme un *analogon* de la structure grammaticale des phrases, les formes syntaxiques dégagées par Lotze sont censées posséder une certaine autonomie à l'égard des expressions grammaticales (§ 6). Il est tout à fait indifférent, affirme Lotze, que les formes logiques primitives (substantivité, adjectivité, verbalité) soient ou non exprimées. Elles ne concernent pas les mots, elles ne concernent pas les manifestations sonores ou écrites de la langue, mais seulement les contenus de représentation. Ces derniers sont, chez Lotze, les composantes logiques ou sémantiques ultimes, à partir desquelles tout le « monde de la pensée » peut être reconstruit avec sa structure propre. Ce qui est essentiel, en effet, c'est que la formation logique des contenus, équivaut à déterminer l'articulation de ces contenus entre eux. Par exemple, saisir un contenu sous la forme substantive détermine en même la possible combinaison de ce contenu avec un autre contenu de forme verbale. L'« estampillage des parties du discours », écrit Lotze, est nécessaire à l'établissement des connexions logiques ; lui seul rend les contenus de représentation « syntaxiquement reliables » (Lotze 1864/1923 : 243).

Cette « articulation interne » (*innere Gliederung*), selon Lotze, est le propre du domaine de la pensée et le distingue d'une suite de mots – fût-elle régie par les lois de la grammaire – ou d'une suite de sons :

¹³ Cette idée n'est pas nouvelle. Dès la toute première version de sa *Logique*, Lotze faisait débiter ses analyses par l'examen des formes syntaxiques des « parties du discours », (Lotze, 1843 : 37 sq.).

Partout où existe cette articulation interne, se trouve la pensée ; la pensée ne se trouve pas là où elle fait défaut. C'est pourquoi la musique n'est pas une pensée ; car si multiples et finement mesurés que soient les rapports entre ses notes, elle ne les place jamais les unes à l'égard des autres dans la position d'un substantif à l'égard d'un verbe, ni dans une dépendance qui serait comparable à celle d'un adjectif envers son mot principal ou celle d'un génitif à l'égard du nominatif par lequel il est régi (Lotze 1874/1989, I : 20)¹⁴.

La séparation entre la langue – et, surtout, les langues factuelles –, en tant que système de signes, et la pensée, en tant qu'agencement de contenus de représentation, est déterminante. En effet, ce qui importe, du point de vue logique, ce n'est pas que les formes de pensée « se reflètent » (*widerscheinen*) « dans la forme de la parole sonore » (*in der Gestalt des Lautes*), mais c'est que l'« acte » ou le « fait interne de la pensée » (*innere Tat des Denkens*) se manifeste en même temps et « accompagne » (*begleitet*) les formations langagières (Lotze, 1864/1923 : 243). Ainsi, poursuit Lotze, même dans le cas d'une langue qui ne disposerait pas de mots de forme grammaticale substantive, la « pensée adventice de l'indépendance » (*Nebengedanken der Selbständigkeit*) de certains contenus n'en conférerait pas moins à ces contenus la forme logique de *substantiva* (*ibid.* : 243-44).

La confusion entre l'articulation logique de la pensée et l'articulation grammaticale de la langue doit d'autant plus être évitée que le langage présente beaucoup plus de formes d'expression qu'il n'y a de formes logiques. Toutes les formes grammaticales ne sont pas relevantes pour la logique, et il serait donc « incorrect » de vouloir distinguer « autant d'activités logiques de la pensée » que de « formes d'expression » (Lotze 1874/1989, I : 21). Par exemple, poursuit Lotze, la distinction de genres (masculin, féminin et – en allemand – neutre), que le grammairien applique aux substantifs et aux adjectifs, ne possède comme telle aucune signification logique, car elle ne détermine en rien la saisie logique des contenus de représentation. Il y a certes, dans la théorie des genres, quelque chose de logique. Néanmoins, cet aspect logique ne réside pas dans la distinction des genres proprement dite, mais seulement dans la règle concernant l'accord de l'adjectif au substantif auquel il se rapporte. Ainsi, bien qu'elle soit l'expression d'une « habitude admise arbitrairement », cette règle n'en renvoie pas moins à un « véritable rapport logique » (*echt logisches Verhalten*), à savoir au rapport de dépendance entre contenus de forme adjectivale et contenus de forme substantive (*id.*). Mais il reste que, dans bien des cas, les distinctions qui ont cours en grammaire ne sont pas transposables dans la logique. C'est le cas, d'après Lotze, des pronoms, que le grammairien range dans une classe à part mais qui appartiennent logiquement : *a*) pour les pronoms personnels, à la classe des substantifs ; *b*) pour les pronoms possessifs et *c*) démonstratifs, à la classe des

¹⁴ Cf. aussi Lotze (1864/1923 : 242) : sans l'organisation que confèrent les formes de substantivité, adjectivité et verbalité à nos contenus de représentation, « le cours de nos représentations ne serait qu'une musique silencieuse, notre parole ne serait qu'une musique pouvant être entendue ».

adjectifs – d) les pronoms relatifs exprimant le plus souvent, lorsqu'ils n'ont pas une fonction démonstrative, une simple sophistication langagière. Lotze réduit également les numéraux et les adverbes à la catégorie logique de l'adjectivité. Il ne traite donc pas les contenus de forme adverbiale comme une classe séparée. Son argument est que la relation des adverbes au verbe est la même que celle des adjectifs au nom, ce qui constitue une raison suffisante, selon lui, pour les ranger dans une seule et même catégorie logique (*id.*). Enfin, les prépositions, les conjonctions et – en allemand – les cas (nominatif, génitif, etc.), n'expriment rien d'autre, selon Lotze, que des « relations » (*Beziehungen*) entre des contenus qui ont déjà reçu par ailleurs une forme logique substantive, adjective ou verbale (*ibid.* : 22). C'est pourquoi la catégorie de relation n'a pas exactement le même statut, semble-t-il, que les trois catégories logiques fondamentales : substantivité, adjectivité, verbalité. Celles-ci constituent, comme dit Lotze, « la plus petite mesure (*das geringste Maß*) d'organisation et de répartition des contenus de représentation », c'est-à-dire le système catégoriel minimal sans lequel la pensée ne peut commencer ses « opérations » (Lotze, 1864/1989 : 242). Toutes les autres formes qui peuvent surgir par la suite ne sont que des complications de ce système organisationnel primaire.

La thèse de Lotze est que les catégories de substantivité, adjectivité et verbalité sont des « formes » qui interviennent dès le niveau le plus primaire de l'activité intellectuelle, à savoir dès la simple « objectivation » (*Vergegenständlichung*) des sensations ou des impressions. Toute la logique de Lotze est effectivement bâtie sur une base que l'on pourrait qualifier de « sensualiste » : des sensations nous sont présentées dans l'expérience et donnent lieu à un flux continu de représentations qui surgissent ensemble dans la conscience ; sensations et représentations sont en quelque sorte les « matériaux » sur lesquels s'exerce l'activité de la pensée ou l'activité intellectuelle, la *Denkhandlung* étudiée par la logique. Or l'activité intellectuelle primaire, celle qui constitue la condition « première » et « incontournable » pour l'exercice des activités logiques supérieures (comme la formation d'un concept, d'un jugement et d'un raisonnement), réside dans l'« objectivation » des impressions. Cette objectivation – qui est pour nous, écrit Lotze, quelque chose d'extrêmement familier, quelque chose qui est déjà effectué lorsque nous parlons – consiste d'abord en la « transformation d'une *impression* en une *représentation* », transformation lors de laquelle ce qui est ressenti n'est plus conçu comme un simple « état » (*Zustand*) psychique et subjectif, mais comme un « contenu » (*Inhalt*) (Lotze 1874/1989, I : § 8).

Le concept de « contenu » est clairement au fondement de l'« objectivisme logique » ou « sémantique » de Lotze. La caractéristique principale du contenu est qu'il « signifie ce qu'il signifie » (*bedeutet was er bedeutet*) indépendamment des actes, c'est-à-dire « que notre conscience se dirige vers lui ou non » (*id.*). C'est à cette condition seulement, écrit Lotze, que les représentations – au sens des *contenus* de représentation – peuvent servir de « pierres de construction » ou d'« éléments » logiques (*ibid.* : 14). Or, la

transformation des impressions en contenus de représentation, affirme Lotze (§ 4), fait toujours intervenir en même temps les « formes logiques » élémentaires (sujet, verbe, adjectif), car avec la position d'un contenu objectif sont toujours données les conditions de sa combinaison ou de sa connexion avec d'autres contenus. Pour être « utilisable » sur le plan logique, ce contenu objectif doit avoir la forme soit d'un sujet, soit d'un verbe, soit d'un adjectif (ou, pourrait-on ajouter, d'un adverbe). Sans cette « mise en forme » (*Formung*), en effet, il ne serait pas possible de combiner des contenus de représentation pour former des concepts, des jugements ou des raisonnements. Par exemple, pour que la sensation subjective du bleu qui m'est donnée dans la perception d'un objet bleu puisse donner lieu à un jugement du type <L'objet *A* est bleu>, il ne suffit pas qu'elle soit considérée comme un contenu objectif (la signification <bleu>, prise en soi) qui subsiste indépendamment de ma conscience actuelle, qui ne disparaît pas avec ma représentation de ce bleu-ci. C'est là une condition nécessaire mais non suffisante. Pour devenir un « élément logique » à part entière, le contenu <bleu> doit en même temps revêtir une forme logique : dans le cas du jugement mentionné ci-dessus (<*A* est bleu>), il doit avoir la forme d'un adjectif, car c'est à cette condition seulement qu'il peut être mis en connexion, en tant qu'attribut, avec le sujet logique de la proposition, qui est quant à lui un contenu *substantivé* (<*A*>).

On voit immédiatement que l'entrée en jeu des formes logiques est commandée par ce que Husserl appellera, quelques années plus tard, des « lois » de connexion. C'est parce que les éléments du jugement – les contenus de représentation – ne peuvent pas être reliés de manière arbitraire, mais seulement selon certaines lois, que leur « objectivation » logique est inséparable d'une « mise en forme » ou d'une « catégorisation » qui détermine leurs relations mutuelles. C'est une loi de la grammaire pure logique, par exemple, qu'un contenu de forme adjectivale ne peut pas entrer en combinaison avec un contenu verbal pour former un jugement sensé. Il est nécessaire, remarque Lotze, que des contenus de forme substantive « assurent » aux contenus de forme adjectivale « un point d'ancrage » (*eine Stätte der Anknüpfung*), de même qu'il est nécessaire que des contenus de forme verbale désignent les « relations fluantes » qui trouvent place entre les contenus-substantifs et les contenus-adjectifs (*ibid.* : 17). Il est facile de voir que se cache, derrière cette « nécessité » dont parle Lotze, la légalité « pré-logique » dont parleront Husserl et Pfänder (voir Dewalque, 2011)¹⁵. Quoi qu'il en soit, cette première succion élémentaire n'est toutefois pas la seule articulation que présente le « monde du

¹⁵ Le rapprochement peut encore être poussé plus loin. Dans *Mikrokosmos*, Lotze expose en effet sa conception en distinguant d'emblée les contenus « indépendants » et les contenus « dépendants », comme le fera Husserl dans la quatrième *Recherche logique*. Les contenus saisis sous la forme substantivale, écrit Lotze, sont appréhendés comme « quelque chose d'indépendant » (*ein Selbständiges*), qui peut servir de « point de départ » (*Ausgangspunkt*) pour un autre contenu ; et inversement, les contenus saisis sous la forme adjectivale sont appréhendés comme « ce qui est dépendant » (*das Unselbständige*) (Lotze 1864/1923 : 241-42).

pensable ». Au contraire, il existe, selon Lotze, une autre articulation des contenus de représentation, dont l'étude ne relève plus de la « logique pure », mais de la théorie de la connaissance.

2. STRUCTURATION MATERIELLE : LA « VALIDITE »

J'ai suggéré plus haut (§ 1) que la « validité » désignait le statut logique de *certaines* propositions vraies, à savoir celles qui sont vraies non pas en vertu de lois logiques ou de l'état factuel du monde, mais en vertu de relations intrinsèques entre les « contenus représentables ». L'une des thèses directrices de la *Logique* de Lotze réside effectivement dans l'idée que le « monde du représentable » est un tout intrinsèquement structuré.

Afin de clarifier le sens de cette thèse, il a d'abord semblé nécessaire d'isoler un premier type de structure : la structure logico-syntaxique du représentable (§ 2). Comme on l'a vu dans la section précédente, l'idée de Lotze est qu'il existe des lois régissant la connexion objective des contenus de représentation. Ainsi, par exemple, un contenu de forme verbale ne peut pas entrer en combinaison avec un contenu de forme adjectivale. Ces lois constituent une armature logique indispensable à la pensée. Elles doivent naturellement être respectées pour former une proposition vraie. En ce sens, la proposition <le blanc et le noir s'excluent mutuellement> respecte les lois de la syntaxe logique : elle est la combinaison de contenus substantifs avec un contenu verbal et un contenu adjectif ou adverbial. Elle constitue donc une proposition syntaxiquement « bien formée ».

Maintenant, ce constat, qui va de soi, ne justifie encore nullement que l'on traite cette proposition comme une proposition « valide ». Au sens technique, la validité d'une proposition, chez Lotze, ne désigne pas son caractère « bien formé », ni sa vérité conformément aux lois de la logique formelle. L'enjeu véritable est plutôt de mettre en lumière, à côté des relations formelles et logico-syntaxiques, l'existence d'autres relations entre les contenus, à savoir des relations « matérielles », fondées sur l'essence des phénomènes considérés eux-mêmes. Le point essentiel, à cet égard, est que le « monde du représentable » est à l'image du champ sensoriel : c'est un ensemble de contenus structuré par des relations d'homogénéité et d'hétérogénéité. Dans la *Logique* de 1874, ces relations sont précisément illustrées en recourant systématiquement à l'analyse des phénomènes sensibles : couleurs, sons, qualités tactiles, etc. Concrètement, la théorie de la validité est donc inséparable de l'idée que le domaine des phénomènes sensibles est un domaine intrinsèquement structuré, susceptible d'être étudié pour lui-même « objectivement », sans tenir compte de l'instanciation des phénomènes sensibles dans les choses du monde ni des capacités de l'esprit humain qui les appréhende. En un mot : elle est inséparable de ce que Stumpf appellera plus tard, en un sens différent de Husserl, une « phénoménologie », une étude des phénomènes sensibles et de leurs propriétés.

La première chose à noter est que la structuration « matérielle » (*sachliche*) du monde du représentable n'a rien à voir avec de quelconques lois de la logique formelle. En particulier, les propositions dites « valides » (<le blanc et le noir s'excluent mutuellement>, <les couleurs forment une série homogène incomparable avec la série des sons>, etc.) sont impossibles à justifier en recourant aux principes de la logique formelle, comme le principe de contradiction. De fait, la négation des relations « matérielles » ne renferme aucune contradiction, donc aucune impossibilité formelle. Il serait tout à fait pensable, insiste Lotze, que le monde du représentable ne soit pas structuré matériellement, mais soit composé d'atomes logiques qui n'entretenaient aucun lien distinctif les uns avec les autres. Les contenus de représentation correspondants aux phénomènes sensibles (<blanc>, <noir>, <jaune>, <couleurs>, <sons>, etc.) pourraient être totalement disparates, c'est-à-dire incomparables les uns aux autres. Il n'en résulterait aucune impossibilité logique :

On peut très bien penser que chacune de nos impressions singulières se distingue de n'importe quelle autre en excluant toute comparaison possible (*unvergleichbar*), comme se distinguent en réalité le sucré et le chaud, le jaune et le mou. Qu'il n'en aille pas ainsi, c'est donc une organisation factuelle du monde du représentable lui-même, qui mérite d'être prise en considération (Lotze, 1874/1989, I : 28).

Par conséquent, la négation d'une proposition « valide » (au sens strict : vraie *a priori*, en vertu de la nature des phénomènes considérés), n'enveloppe aucune *contradiction*. C'est là, sans aucun doute, une distinction importante vis-à-vis des « jugements analytiques » de Kant. Un jugement analytique, au sens de Kant, est précisément un jugement dont la négation implique une contradiction, puisque le concept-prédicat est contenu « de manière cachée » dans le concept-sujet (*KrV*, A/B : 6-7/10-11). Or, ici, il n'en est rien. Il serait tout à fait possible, sur le plan simplement formel, que la proposition <le blanc et le noir ne s'excluent pas> soit vraie : la négation ne produit ici aucune contradiction, car il n'est pas contradictoire d'imaginer que tous les contenus de représentation soient des contenus disparates. Simplement, ce n'est pas le cas. Le « monde du représentable », affirme Lotze, est bel et bien structuré de façon matérielle :

Il n'est en soi pas contradictoire que toute représentation soit incomparablement différente de toute autre, que, une fois tombée la comparabilité qualitative, tout critère fasse aussi défaut pour un plus ou un moins, qu'aucune représentation ne s'offre deux fois à la perception, et que disparaisse aussi, avec cette absence de répétition du semblable, les représentations du plus grand et du plus petit. Qu'il n'en soit pas ainsi, qu'au contraire le monde du représentable possède justement l'articulation que nous avons trouvée, cela devait être souligné comme un fait de la plus haute importance (Lotze, 1874/1989, I : § 19, 36).

La même thèse est encore affirmée, très explicitement, au troisième Livre :

Le monde des contenus représentables – que nous ne produisons pas en pensant, mais que nous découvrons – ne se décompose pas de façon atomiste en composantes purement

singulières, dont chacune serait incomparable aux autres, mais des ressemblances, des parentés et des relations trouvent place entre eux de telle sorte que la pensée, en formant quelque chose de général, en lui subordonnant quelque chose de singulier et en coordonnant des éléments singuliers les uns aux autres, se conforme, par ses mouvements formels et subjectifs, à la nature du contenu matériel considéré (*sachlichen*) (Lotze 1874/1989, III : § 339, 559).

Contrairement aux lois logico-syntaxiques, qui sont formelles, donc qui valent pour tout contenu quelconque abstraction faite de sa nature, les lois qui sont capturées par le concept de « validité » sont des lois « matérielles », qui dépendent intimement de la nature des phénomènes. Ainsi, la vérité qui échappe au doute sur le monde extérieur ne concerne pas seulement l'unité d'un contenu avec lui-même (son identité) et sa différence à l'égard des autres. Elle concerne aussi, plus fondamentalement, les relations de « ressemblance » (*Ähnlichkeit*) et de parenté (*Verwandtschaft*) entre contenus :

Ce qui rentre dans la composition de cette première connaissance immédiate n'est pas simplement l'unité isolée de tout contenu conceptuel avec lui-même, ni simplement l'opposition uniforme à tout le reste, mais aussi les rapports graduels de ressemblance et d'affinité entre les contenus différents. Quand le blanc devient noir et le doux aigre, ils ne deviennent pas seulement autres en général, mais glissent du domaine d'un concept, auquel ils prenaient part, au domaine d'un autre concept, qui est séparé du premier par une étendue invariable qui est celle de l'opposition, une étendue plus grande que celle qui trouve place entre le blanc et le jaune ; une étendue incomparable avec le fossé complet qu'il y a entre le blanc et l'aigre (Lotze 1874/1989, III : § 314, 508).

Ce qui importe aux yeux de Lotze, ce n'est pas l'Idée du blanc ni l'Idée du noir comme telles, mais c'est la relation qui subsiste entre elles. Cette relation a une nature déterminée et se distingue d'autres relations, comme celles entre <blanc> et <jaune> (à l'intérieur du champ chromatique), <blanc> et <acide> (dans la sphère plus large des phénomènes sensibles), etc. La question, dès lors, est la suivante : quels sont les critères qui permettent de distinguer les relations entre contenus sensibles ? Qu'est-ce qui nous autorise à diviser l'ensemble de ce qui est représentable en concepts déterminés (couleur, son, etc.), et à assigner des limites aux différents « domaines de souveraineté » (*Herrschaftsgebiete*) de ces concepts (Lotze 1874/1989, II : 214) ?

La réponse à cette question est exposée au livre II de la *Logique*, dans un chapitre intitulé « La délimitation des concepts »¹⁶. Lotze y examine d'abord la relation de « différence complète » ou de disparité. Sa théorie repose sur le principe d'après lequel nous avons le droit de considérer deux contenus sensoriels comme disparates lorsque ces contenus satisfont les conditions suivantes : (a) aucun contenu intermédiaire n'est

¹⁶ En dépit de son importance philosophique (voir, e.g., Bauch, 1918 : 50), ce Livre II (« Logique appliquée ») semble avoir été largement négligé par les commentateurs. Pour une raison mystérieuse, il n'a d'ailleurs pas été réédité dans l'édition Meiner de 1989. À ma connaissance, Georg Misch est l'un des seuls à avoir souligné l'importance de ces développements pour l'interprétation lotzéenne de la *Geltung* (Misch, 1912 : LXXIV). Le lecteur trouvera une traduction inédite du chapitre sur la délimitation des concepts dans les annexes au présent volume.

représentable, (b) aucun mélange (*Mischung*) des deux contenus n'est pensable, de telle sorte qu'on ne peut se représenter un nouveau contenu qui résulterait des deux précédents, (c) l'opposition entre eux n'admet aucun degré, est non graduelle, de sorte que cela n'a aucun de sens de dire que le contenu A est plus ou moins opposé au contenu B que B n'est opposé à C. De tels rapports de disparités sont observables entre une couleur A, un son B et une odeur C (*id.*). Cette disparité complète entre les éléments de différents champs sensoriels n'est en rien diminuée, précise Lotze, lorsque l'on subsume tous ces contenus sous le concept de « sensation ». Contrairement au concept de triangle, que l'on peut utiliser comme règle et faire varier afin d'en déduire qu'il existe des triangles équilatéraux, on ne peut déduire du concept de sensation qu'il y a des odeurs ou des sons en plus des couleurs. Tous ces contenus sensoriels sont disparates ou incomparables.

Ensuite, à côté de ces relations de disparité, il y a des relations de *parenté* entre les contenus sensibles d'un champ sensoriel formant une série continue. Entre rouge et jaune, il est possible de se représenter des contenus intermédiaires, de les obtenir en mélangeant la qualité <rouge> à la qualité <j jaune>, et de les distinguer graduellement. Il en va de même, *mutatis mutandis*, dans le domaine des sensations de goût : le sucré et l'acide peuvent se combiner pour former une nouvelle qualité sensorielle qui est peut-être difficile à décrire, mais qui n'en a pas moins une existence sensible. Enfin, ajoute Lotze (1874/1989, II : § 174, 219), les sons « se comportent de manière essentiellement différente » que les couleurs. Contrairement aux couleurs, dont les intervalles ne sont pas mesurables, les sons présentent des différences mesurables :

On ne peut établir aucune proportion d'après laquelle le rouge se rapporterait au bleu comme le jaune à une quatrième couleur quelle qu'elle soit ; par contre, deux sons se différencient par un multiple – que l'on peut indiquer – d'une différence prise comme unité [...]. Les différences des sons sont donc génériquement semblables et mesurables quant à leur grandeur, ce que celles des couleurs n'étaient pas (Lotze, 1874/1989, II : 219-220).

Fait important, la « communauté de genre » (*Gleichartigkeit*) qui unit l'ensemble des couleurs entre elles, et qui les distingue des goûts, des sons et des autres qualités sensibles, n'est pas le fait d'une construction culturelle quelconque. La langue joue certes un rôle en exprimant les contenus de façon à fixer les différences significatives. Mais ces différences ne sont pas d'ordre linguistique ou culturel ; elles ne sont pas non plus d'ordre physique ou physiologique. L'enquête portant sur les stimuli externes n'influence en rien la structure des phénomènes. Ces différences entre les couleurs, les sons et les autres qualités sensibles sont d'abord et avant tout d'ordre *phénoménal*. La communauté de genre des couleurs, par exemple, est « immédiatement ressentie et incontestable », en vertu du simple fait que les contenus sensibles « apparaissent » (Lotze 1874/1989, II : 216). En outre, ni la langue ni l'imagination n'ont le pouvoir de créer des différences là où il n'y en a pas. Dans le domaine des qualités gustatives, par exemple, la distinction

entre l'aigre et le doux, qui sont susceptibles de se mélanger au sein d'une qualité composée (l'aigre-doux), ne pourraient pas être distingués l'un de l'autre s'il n'y avait pas une distinction dans les choses elles-mêmes, une distinction phénoménale :

Notre imagination ne pourrait pas tomber sur ces manières de désigner les goûts si elle n'était pas guidée par l'impression immédiate, car on ne peut pas établir des différences lorsqu'elles ne sont pas présentes ou du moins possibles dans le contenu lui-même (1874/1989, II : 217).

Certes, la pensée peut s'approprier le monde des contenus de représentation en prenant n'importe quel point de départ arbitraire. Il est possible, par exemple, de parcourir la série des sons à partir de n'importe quel son, ou la série des qualités de chaleur en prenant comme « point zéro » la température à laquelle l'eau se transforme en glace. La pensée est libre en ce qu'elle peut choisir de parcourir les relations entre contenus à partir de n'importe quel point arbitrairement fixé. Mais elle reste assujettie, néanmoins, à la structuration intrinsèque des phénomènes. Comme l'écrit Lotze, « l'ordonnancement légal d'une série ou d'un système de contenus multiples n'est pas possible, en tout état de cause, sans une légalité correspondante de leurs propres relations, ancrée dans les choses-mêmes » (1874/1989, II : 222). En l'occurrence, les relations décrites sont fondées sur la nature même des sensations et n'ont strictement rien à voir avec la genèse physique ou psychique des sensations.

Le monde des phénomènes sensibles est donc une sphère de contenus intrinsèquement structurée. Les propositions décrivant cette structure sont vraies « en soi », indépendamment de l'état du monde et du sujet percevant. La théorie de la validité, on le voit, n'affirme rien d'autre que cela : même dans l'hypothèse de l'anéantissement du monde, même en l'absence de tout sujet percevant ou pensant, les couleurs et les sons continuent à posséder une place immuable dans le « monde du représentable », en vertu de leur essence même. Ce ne sont pas seulement les significations en tant qu'unités de sens *identiques* qui sont immunisées contre le flux héraclitéen, emportant choses et représentations, mais c'est la *structure matérielle* du « monde du représentable », faite d'affinités et de contrastes, de parentés et de relations graduelles, de similitudes et de disparités complètes. Les propositions qui décrivent cette structure sont à leur tour immunisées contre les changements affectants le monde psycho-physique. Elles restent vraies quel que soit l'état du monde et celui du sujet percevant, imaginant ou pensant. Par conséquent, la « validité », à strictement parler, est une propriété des seules vérités aprioriques matérielles : elle ne revient qu'aux propositions qui appréhendent la structuration intrinsèque du « monde du représentable », avec sa richesse de relations découvertes par intuition immédiate ou, comme dira Husserl, par un « voir donateur originnaire ».

CONCLUSION

Dans son introduction au troisième livre de la grande *Logique* de Lotze, Gottfried Gabriel affirme que cet ouvrage peut être considéré comme « le texte de départ de tous les courants philosophiques importants du XX^e siècle » (Gabriel, 1989 : XII). Si cela est vrai de l'antipsychologisme et du néokantisme, les considérations qui précèdent suggèrent qu'il y a également certains liens profonds, mais inaperçus, entre la théorie de la validité et l'idée d'une analyse eidétique des phénomènes sensibles. Plus généralement, la théorie de la validité n'apparaît pas comme une théorie purement logique coupée de toutes considérations scientifiques rigoureuses. Elle est ancrée dans l'étude patiente et minutieuse des phénomènes sensibles, et dans la conviction que ces phénomènes possèdent une structure propre, susceptible d'être appréhendée et décrite « objectivement » pour elle-même. La validité est, d'abord et avant tout, une propriété des propositions capturant la structure des phénomènes sensibles (couleurs, sons, goûts, etc.). L'image de Lotze qui en ressort est, sans doute, passablement éloignée de celle que s'en faisaient les néokantiens et plus proche de celle que renvoyaient Brentano et Stumpf : elle est celle d'un philosophe pour qui « le contact étroit avec les sciences de la nature » formait « la condition d'une philosophie réussie » (Stumpf, 1918, 2), mais qui n'est jamais parvenu à s'affranchir de l'autorité de Kant (*ibid.*, 13)¹⁷.

Je me bornerai ici, pour finir, à formuler quelques remarques conclusives.

1 / D'après ce qui précède, il semble plausible de dire que l'analyse lotzénne n'équivaut nullement à instaurer un objectivisme sémantique à la Bolzano, comme si le *es gilt* était une réactualisation du *es gibt* bolzanien. Simplement, l'analyse lotzénne *présuppose* un tel objectivisme sémantique, posé dès le Livre I (*La pensée*). L'originalité de Lotze réside ailleurs. Elle consiste, d'abord, à avoir associé étroitement l'objectivation du sens avec l'idée d'une structuration logico-syntaxique, qui n'est pas sans anticiper l'idée husserlienne de « grammaire pure logique » (voir Dewalque 2011). Elle consiste, ensuite et surtout, à avoir traité le « monde du représentable » comme une sphère structurée *matériellement*, en vertu de l'essence même des phénomènes considérés. Ce dernier aspect creuse certainement l'écart séparant Lotze de Bolzano. Plus que des « propositions en soi », les propositions qui *valent* doivent être rapprochées des « vérités de raison » de Leibniz et des *relations of ideas* de Hume, ainsi d'ailleurs que le suggèrent certaines déclarations de Husserl (voir, *e.g.*, Husserl 1913 : [128-29] 378-79)¹⁸.

¹⁷ Cf. Brentano, Lettre à Stumpf du 3 novembre 1867 (Brentano, 1989 : 3) : Lotze est « beaucoup trop influencé par le criticisme kantien ».

¹⁸ Sur la différence entre les propositions analytiques de Kant et les *relations of ideas* de Hume, cf. Proust (1986 : 28 *sq.*). On sait par ailleurs que « les *relations of ideas* humiennes ont fourni la matrice du synthétique *a priori* (le fameux "*a priori* matériel") des *Recherches logiques* » de Husserl (Benoist, 1999 : 97).

2 / Cette dimension « eidétique » et « matérielle », qui est consubstantielle à la théorie lotzéenne de la validité, préfigure vraisemblablement l'étude systématique des phénomènes sensibles et de leurs propriétés intrinsèques. Comme l'a remarqué Misch (1912 : LXXIV), certaines observations Lotze (1874/1989, II : § 171 *sq.*) anticipent d'ailleurs incontestablement la « phénoménologie » de Stumpf. Pour ce dernier, la « phénoménologie » est une discipline particulière qui a pour tâche de mettre au jour une série de lois ou de contraintes qui sont fondées dans la nature même des phénomènes sensibles. Au fondement de cette approche, on trouve l'idée que les phénomènes sensibles possèdent une structuration intrinsèque et « objective », qui n'est pas construite par le sujet percevant, mais qui est au contraire susceptible d'être *découverte* et d'être *décrite* dans une théorie. Il est frappant de voir à quel point le contenu de la « phénoménologie » de Stumpf recoupe certaines observations de Lotze, par exemple l'idée que la série des couleurs et la série des sons forment deux ensembles *incomparables* ou *disparates*, entre lesquels des points de passage sont tout simplement inconcevables :

Les phénomènes nous sont donnés avec leurs propriétés, ils se tiennent face à nous comme quelque chose d'objectif ayant ses propres lois, que nous avons seulement à reconnaître et à décrire. [...] Même avec tout l'effort d'attention possible, par exemple, nous ne pouvons ajouter aucune nouvelle dimension à l'espace intuitif ni transformer un son simple en son double ni inventer un passage entre couleurs et sons, encore moins un passage direct entre le bleu et le jaune (sans la médiation du rouge ou du vert) (Stumpf, 1907b : [30] 195-96)¹⁹.

Ainsi comprise, la « phénoménologie » couvre un champ d'investigation très vaste. Elle est le titre d'une discipline dont les énoncés ont le statut de vérités matérielles *a priori*, donc *valent* (au sens de Lotze) indépendamment de l'état du monde et de celui du sujet. C'est une vérité apriorique matérielle, par exemple, que l'on peut entendre deux sons en même temps sans les entendre l'un à côté de l'autre, mais que l'on ne peut pas percevoir deux couleurs sans les percevoir l'une à côté de l'autre (Stumpf, 1939 : 180), etc. Contrairement à Lotze, Stumpf estime toutefois, à la suite de Brentano, que le domaine des phénomènes sensibles n'est pas le seul champ d'investigations susceptible de donner lieu à des propositions qui *valent*. Les phénomènes psychiques sont eux aussi susceptibles d'être décrits d'un point de vue eidétique et matériel. Mais il faut aussi en dire autant des configurations psychiques (*Gebilde*) qui forment les corrélats des actes, et dont Stumpf

¹⁹ Comparez avec Lotze (1874/1989, II : 218) : « À vrai dire, on peut faire passer l'œil, de façon continue, de l'impression d'une couleur à l'impression d'une autre, au moyen de teintes intermédiaires adroitement choisies ; mais à partir du rouge, on n'obtient de l'orange ou du violet que par un mélange avec du jaune ou du bleu, qui demeure encore sensible en tant que tel pour la représentation ; il reste qu'en soi, il n'y a pas de passage reliant ce qui fait que le rouge est rouge à ce qui fait que le bleu est bleu. Si l'on n'avait jamais eu qu'une sensation de rouge, mais non une sensation de bleu, on ne [219] découvrirait rien dans la nature simple du rouge qui pourrait conduire, par une quelconque modification, augmentation ou diminution, à la représentation du bleu ».

assigne l'étude à une discipline spéciale, qu'il nomme « eidologie » (en référence à Platon). Dans l'*Erkenntnislehre* de 1939, Stumpf considérera la phénoménologie, la psychologie et l'eidologie comme trois disciplines « axiomatiques matérielles ». Ces disciplines cherchent à mettre au jour des « axiomes », donc des propositions fondamentales qui ne sont pas dérivables d'autres propositions ni de l'expérience ; mais d'autre part, ces axiomes sont des axiomes « matériels », qui sont fondés dans la nature même des phénomènes étudiés et qui doivent donc être soigneusement distingués des axiomes de la logique formelle.

3 / Le caractère matériel et eidétique des considérations qui forment le soubassement de la théorie lotzénne de la validité a également été relevé par Husserl, qui l'a mis en avant avec insistance dans son « Esquisse de préface » aux *Recherches logiques* (1913). La phénoménologie, écrit Husserl, se définit avant tout comme une *analyse eidétique* des phénomènes psychiques. Dans les termes des *Ideen I*, elle entend être une ontologie matérielle de la région « conscience », c'est-à-dire mettre au jour les lois d'essence qui structurent le domaine du mental. Or, sans encore apercevoir la portée de cette découverte, Lotze, déjà « avait considéré le domaine des données de sensations, des données de couleurs et de sons, comme un champ de connaissances idéales, donc "ontologiques" » (Husserl, 1913/1939 : [321] 386). L'avancée décisive, précise Husserl, tient à la prise de conscience d'un contraste entre les *relations of ideas* de Hume, qui sont fondées dans la nature des contenus eux-mêmes, et les jugements analytiques de Kant, qui sont des constructions logiques fondées sur le principe (formel) de contradiction. Comme l'admet Husserl lui-même, c'est ce contraste qui a joué un rôle majeur dans sa conversion à l'antipsychologisme – celle-là même qu'il attribue à l'influence de Lotze sur sa propre pensée. Le fait que Lotze ait mis au jour le domaine des contenus sensibles comme un domaine de connaissances idéales, donnant lieu à des propositions vraies d'un certain genre, immunisées contre l'état du monde et du sujet, a vraisemblablement pesé sur la phénoménologie husserlienne naissante. Toutefois, le rôle de Lotze, sur ce point, ne doit pas être surestimé. Selon Husserl, il y a quelque chose que Lotze n'a pas vu : le fait que l'étude des actes ou des états mentaux intentionnels constitue « un champ de connaissance *a priori* infiniment plus riche » que le domaine des sensations, susceptible d'être étudié de manière systématique (*id.*).

4 / Enfin, un autre point important réside dans l'idée selon laquelle la validité est une propriété des propositions, non des concepts ou des représentations. Les propositions aprioriques matérielles *valent* ; mais les concepts, pris isolément, *signifient* simplement quelque chose (Lotze 1874/1989, III : 521). À cet égard, la théorie de l'*a priori* matériel est parfaitement compatible avec la thèse de l'origine empirique des « idées » ou des représentations. Bien sûr, un aveugle ou un sourd de naissance, pour reprendre l'exemple de Stumpf, ne disposent pas des représentations de couleurs et de sons. Mais comme le remarque Lotze (1874/1989, III : 508-09), il suffit qu'une couleur ou un son soit une fois

Chapter published in F. Boccaccini, *Lotze et son héritage. Son influence et son impact sur la philosophie du XX^e siècle*, PIE Peter Lang, 2015, 73-101.
PLEASE QUOTE FROM THE PUBLISHED VERSION.

perçu pour que l'idée correspondante soit située dans l'ensemble des relations éternellement valides entre contenus de sensations. C'est que les relations entre contenus exprimées par les propositions aprioriques matérielles ne sont pas établies par induction à partir d'expériences répétées, mais *valent* indépendamment de l'état du monde et des expériences du sujet. L'empirisme, comme l'écrira Stumpf, a raison sur un point : « Les concepts sont finalement tous tirés de la perception », mais il reste qu'« il peut y avoir des connaissances aprioriques pour l'établissement desquelles de nouvelles expériences ne sont nullement nécessaires » (Stumpf, 1939 : 126).

BIBLIOGRAPHIE

- BAUCH, B., « Lotzes Logik und ihre Bedeutung im deutschen Idealismus », in *Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus*, n° I/2, 1918, p. 45-58.
- BENOIST, J., *L'a priori conceptuel*. Bolzano, Husserl, Schlick, Paris, Vrin, 1999.
- BERGMANN, H., *Das philosophische Werk Bernard Bolzanos mit Benutzung ungedruckter Quellen kritisch untersucht*, Halle/Saale, Niemeyer, 1909 ; reprint Hildesheim-New York, Olms, 1970.
- BEYER, CH., *Von Bolzano zu Husserl. Eine Untersuchung über den Ursprung der phänomenologischen Bedeutungslehre*, Dordrecht, Kluwer, 1996.
- BOLZANO, B., *Wissenschaftslehre* (1837), Leipzig, Meiner, 2^e éd., 1929.
- BRENTANO, F., *Briefe an Carl Stumpf 1867-1917*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1989.
- DASTUR, F., « La logique de la "validité". Husserl, Heidegger, Lotze », in *La phénoménologie en questions*, Paris, Vrin, 2004, p. 15-29.
- DEWALQUE, A., « Validité du sens ou idéalité des significations ? Rickert et Husserl : deux variétés de logique pure », in *Les Études philosophiques*, 2008/1, p. 97-115.
- DEWALQUE, A., « L'autonomie des catégories syntaxiques (Husserl, Heidegger, Pfänder) », in A. Dewalque, B. Leclercq et D. Seron (éds.), *La Théorie des catégories. Entre logique et ontologie*, Liège, PULg, Coll. « Philosophie », 2011, p. 119-147.
- DEWALQUE, A., *Être et Jugement. La fondation de l'ontologie chez Heinrich Rickert*, Hildesheim, Olms, 2010.
- DEWALQUE, A., « Le sens de l'idéalisme platonicien selon Lotze », in S. Delcomminette et A. Mazzù (éds.), *L'Idée platonicienne dans la philosophie contemporaine*, Paris, Vrin, 2012a, p. 71-95.
- DEWALQUE, A., « Idée et signification : le legs de Lotze et les ambiguïtés du platonisme », in B. Collette-Ducic et B. Leclercq (éds.), *L'Idée de l'idée. Éléments de l'histoire d'un concept*, Louvain-Paris, Peeters, 2012b, p. 187-214.

Chapter published in F. Boccaccini, *Lotze et son héritage. Son influence et son impact sur la philosophie du XX^e siècle*, PIE Peter Lang, 2015, 73-101.

PLEASE QUOTE FROM THE PUBLISHED VERSION.

ERDMANN, B., *Logik. Logische Elementarlehre*, E. Becher éd., Berlin-Leipzig, De Gruyter, 1923.

FALCKENBERG, R., *Hermann Lotze, sein Verhältnis zu Kant und Hegel und zu den Problemen der Gegenwart*, Leipzig, Barth, 1913.

GABRIEL, G., « Objektivität : Logik und Erkenntnistheorie bei Lotze und Frege », in R. H. Lotze, *Logik. Drittes Buch. Vom Erkennen (Methodologie)*, G. Gabriel éd., Hamburg, Meiner, 1989, p. IX-XXVII.

GLOCKNER, H., « Lotzes Deutung der Platonischen Ideen », in *Die Pädagogische Hochschule*, n° 2, 1930, p. 7-17.

HAUSER, K., « Lotze and Husserl », in *Archiv für Geschichte der Philosophie*, n° 85, 2003, p. 152-178.

HEIDEGGER, M., *Sein und Zeit* (1927), Tübingen, Niemeyer, ¹⁷1993.

HEIDEGGER, M., *Logik. Die Frage nach der Wahrheit*, in *Gesamtausgabe (= GA)*, Bd. 21, Frankfurt/Main, Klostermann, 1995.

HUSSERL, E., *Logik. Vorlesung 1902/03*, in *Husserliana Materialien*, Bd. II, Dordrecht, Kluwer, 2001.

HUSSERL, E., « Entwurf einer "Vorrede" zu den Logischen Untersuchungen » (1913), in *Tijdschrift voor Philosophie*, n° 1, 1939, p. 106-133, 319-339 ; trad. fr. J. English, « Esquisse d'une Préface aux *Recherches logiques* », in E. Husserl, *Articles sur la logique*, Paris, PUF, 1975 (²1995), p. 352-407.

KANT, I., *Kritik der reinen Vernunft (= KrV)*, in *Gesammelte Schriften*, Akademie-Ausgabe (Ak.), Bd. III (B = 1787) et Bd. IV (A = 1781), Berlin-Leipzig, De Gruyter ; trad. fr. J. Barni, A. J.-L. Delamarre et F. Marty, *Critique de la raison pure*, Paris, Gallimard, 1980.

LASK, E., *Die Logik der Philosophie und die Kategorienlehre* (1910), rééd. in *Gesammelte Schriften II*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1923 ; trad. fr. Courtine J.-F., de Launay M., Pradelle D. et Quesne P., *La logique de la philosophie et la doctrine des catégories*, Paris, Vrin, 2002.

LASK, E., *Die Lehre vom Urteil (= LvU)*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1912 ; rééd. in *Gesammelte Schriften II*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1923.

LIEBERT, A., *Das Problem der Geltung*, Berlin, Reuther & Reichard, 1914 (*Kant-Studien Ergänzungshefte* 32).

LOTZE, R. H., *Logik*, Leipzig, Weidmann, 1843.

LOTZE, R. H., *Mikrokosmos. Ideen zur Naturgeschichte und Geschichte der Menschheit*, Leipzig, Hirzel, ¹1864 ; Leipzig, Meiner, ⁶1923.

LOTZE, R. H., « Die Ideenwelt », in *Logik. Drittes Buch. Vom Erkennen* (1874), Hamburg, Meiner, 1989, p. 505-523 ; trad. fr. A. Dewalque, « Le monde des Idées », dans *Philosophie*, n° 91, 2006, p. 9-23 (une version révisée de cette

Chapter published in F. Boccaccini, *Lotze et son héritage. Son influence et son impact sur la philosophie du XX^e siècle*, PIE Peter Lang, 2015, 73-101.
PLEASE QUOTE FROM THE PUBLISHED VERSION.

- traduction verra prochainement le jour dans un recueil intitulé *Platon néokantien*, A. Dewalque éd., Paris, Vrin, à paraître).
- LOTZE, R. H., *Metaphysik. Drei Bücher der Ontologie, Kosmologie und Psychologie*, Leipzig, Hirzel, 1879.
- LOTZE, R. H., *Briefe und Dokumente*, R. Pester et E. W. Orth éd., Würzburg, Königshausen & Neumann (Studien und Materialien zum Neukantianismus 20), 2003.
- MARTY, A., *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, Niemeyer, 1908.
- MICHALTSCHIEW, D., *Philosophische Studien. Beiträge zur Kritik des modernen Psychologismus*, Leipzig, Engelmann, 1909.
- MISCH, G., « Einleitung », in R. H. Lotze, *Logik. Drei Bücher vom Denken, vom Untersuchen und vom Erkennen*, Leipzig, Meiner, 1912, p. IX-XCII.
- MORSCHER, E., « Von Bolzano zu Meinong », in R. Haller (éd.), *Jenseits von Sein und Nichtsein*, Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1972, p. 69-102.
- PESTER, R., *Hermann Lotze. Wege seines Denkens und Forschens. Ein Kapitel deutscher Philosophie- und Wissenschaftsgeschichte im 19. Jahrhundert*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1997.
- PROUST, J., *Questions de forme. Logique et proposition analytique de Kant à Carnap*, Paris, Fayard, 1986.
- ROLLINGER, R., « Hermann Lotze on Abstraction and Platonic Ideas », in *Poznani Studies in the Philosophy of the Sciences and the Humanities*, n° 82, 2004, p. 147-161.
- SSALAGOFF, L., « Vom Begriff des Geltens in der modernen Logik », in *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, n° 143, 1911, 145-190.
- STUMPF, C., « Erscheinungen und psychische Funktionen », dans *Abhandlungen der Königlich-Preußischen Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-historische Classe, Berlin, Verlag der Königl. Akademie der Wissenschaften, 1906a, p. 3-40 ; trad. fr. D. Fisette, « Phénomènes et fonctions psychiques », in C. Stumpf, *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, Paris, Vrin, 2009, p. 133-167.
- STUMPF, C., « Zur Einteilung der Wissenschaften », in *Abhandlungen der Königlich-Preußischen Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-historische Classe, Berlin, Verlag der Königl. Akademie der Wissenschaften, 1906b, p. 1-94 ; trad. fr. D. Fisette, « Classification des sciences », in C. Stumpf, *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, Paris, Vrin, 2009, p. 169-254.
- STUMPF, C., « Zum Gedächtnis Lotzes », in *Kant-Studien*, n° 22, 1918, p. 1-26.
- STUMPF, C., *Erkenntnislehre*, Bd. I, Leipzig, Barth, 1939.
- WALDSCHMITT, L., *Bolzanos Begründung des Objektivismus in der theoretischen und praktischen Philosophie*, Würzburg, Triltsch, 1937.

Chapter published in F. Boccaccini, *Lotze et son héritage. Son influence et son impact sur la philosophie du XX^e siècle*, PIE Peter Lang, 2015, 73-101.
PLEASE QUOTE FROM THE PUBLISHED VERSION.

WINDELBAND, W., *Lehrbuch der Geschichte der Philosophie*, H. Heimsoeth éd., 14^e éd. augmentée, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1950.